China-Mediterranen Sea, Routes and Exchange of Ceramics prior to 16th century.

Taoci, 4, revue de la Sfeco (Société française d'Étude de la céramique orientale), Paris, éd. Findakly, déc. 2005, 156 p., 140 phot., 5 cartes.
ISBN : 978-2868051288

Le numéro 4 de cette nouvelle revue consacrée à l'étude de la céramique orientale, éditée par la Société française d'Étude de la céramique orientale, est consacré à la publication du colloque intitulé « Chine-Méditerranée, routes et échanges de la céramique avant le XVIe siècle » qui s'est tenu au musée Guimet, à Paris, en novembre 2004.

De la volonté des organisateurs de panacher les données sur la céramique orientale avec celles, récemment acquises, sur la céramique musulmane résulte un apport substantiel d'informations nouvelles sur la fabrication et la diffusion de ces objets appartenant aux deux mondes, qui peut intéresser des chercheurs et un public plus large n'ayant pas l'habitude de consulter ce type de revue qu'il faudra dorénavant suivre.

Dans cette livraison, 17 articles traitent, tous, des deux mondes et de leurs liens technologiques, commerciaux et esthétiques à travers la céramique en tant que marchandise ou simple marqueur du passage d'étrangers. Cinq articles portent sur les importations chinoises qui ont atteint des cités ou des ports du Dār al-Islām, et trois traitent même exclusivement de la céramique islamique et de sa diffusion.

Dans sa contribution « Early ninth century Chinese export ceramics and the Persian Gulf connection: the Belitung shipwreck evidence », John Guy expose le contenu chinois de la cargaison du Belitung, un dhow, bateau arabe, échoué à Batu Hitam, à l'ouest de la mer de Java, autour de 826, c'est-à-dire vers la fin de la période Tang. Objets d'orfèvrerie et céramiques de qualité impériale accompagnent un ensemble de céramiques couvrant tous les types de produits en Chine centrale au début du IXe siècle : blancs, céramique Yue, Guangdong, céramiques à décor de coulures vertes (*splashed-green decoration*) et de nombreuses productions Changsha. Des plats blancs à décor peint en bleu, les premiers, intacts, jamais trouvés, et un bol Changsha portant une date de règne équivalant à 826 représentent les découvertes les plus marquantes. L'auteur se base sur la grande similarité des formes de la cargaison avec celles des céramiques islamiques à glaçure d'Irak ou d'Iran pour étayer l'hypothèse que le Belitung avait pour destination le golfe Persique. Véritable capsule chronologique, cette découverte est capitale car elle oblige à reconsidérer en détail l'histoire des influences entre les deux mondes.

Intitulé « Iraq and China: trade and innovation in the Early Abbasid period », l'article de Jessica Hallet traite de la méthode d'expérimentation mise en place par les potiers irakiens à la cour abbasside, à propos de pièces provenant de la Freer Gallery of Art ou de la Arthur M. Sackler Gallery à Washington. C'est à partir d'analyses physico-chimiques et d'observations aux rayons-X que l'auteur propose une nouvelle idée : des propriétés physiques des argiles d'Irak et de Chine, en particulier leur plasticité, émane le réel développement de la technologie qui utilisa au mieux les ressources locales. Les potiers de l'Islam ont davantage été portés par un désir d'innovation que par la simple volonté d'imitation des modèles chinois, parvenus jusqu'à eux grâce au développement du commerce international du IXe siècle. L'invention de l'émail opaque à l'étain, de la décoration au bleu de cobalt et de la technique du lustre représentent les trois avancées technologiques principales qui marqueront toute l'histoire de la céramique pour le millénaire suivant.

Dans le même ordre d'idée, Michael Tite et Nigel Wood se penchent sur « The technological relationship between Islamic and Chinese glazed ceramics prior to 16th century AD ». Selon les auteurs, les potiers islamiques, ne disposant pas des argiles blanches de grand feu ni du secret de la cuisson à haute température, apanage des potiers chinois, ont innové dans d'autres voies. Les glaçures opaques à l'étain et les pâtes siliceuses sont les deux principales inventions technologiques générées par un désir d'imiter les grès et porcelaines de Chine.

« La porcelaine de Chine à Byzance et dans l'Occident chrétien : une absence remarquable » est la constatation qu'a faite Véronique François. En comparaison de l'attrait du monde musulman, dès le IXe siècle, pour la céramique chinoise, l'Orient chrétien est resté imperméable à cette vaisselle. Dans les fouilles archéologiques en Grèce et en Turquie, les niveaux byzantins, contemporains des contextes musulmans du Proche-Orient où elle est attestée, en sont dépourvus à l'exception de quelques pièces du XIIIe siècle en Anatolie à Asvan Kale, en Asie Mineure, à Pergame, dans l'Artémision d'Éphèse (Aya Soluk) ou encore à Milet (Balat). La voie terrestre venant de Chine la plus en rapport avec Byzance pas plus que le grand axe maritime reliant l'Égypte par la mer Rouge et l'océan Indien à la Chine n'ont finalement favorisé la diffusion de ces céramiques dans l'Empire byzantin. À Chypre et sur les sites francs du Levant, remarquables par ailleurs pour leur approvisionnement en productions de vaisselles étrangères, l'absence totale de céramique chinoise semble montrer qu'elle était essentiellement caractéristique des villes musulmanes. L'auteur ne voit pas d'explication autre qu'une raison de goût différent, notion difficile à prouver.

BCAI 23 (2007) Cerasi Maurice: China-Mediterranen Sea, Routes and Exchange of Ceramics prior to 16th century., recensé par Rédaction du BCAI
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Michèle Pirazzoli-Serstevens propose une enquête sur le goût des Italiens pour la vaisselle chinoise parallèlement à la vogue des cours européennes pour les soieries orientales, chinoises et d'Asie centrale. Dans sa contribution « La céramique chinoise en Italie XIIIe-début XIVe siècle », elle explore quatre types de sources : les céramiques trouvées lors des fouilles, celles dont l'arrivée en Italie pendant cette période est bien attestée et qui sont parvenues jusqu'à nos jours, les céramiques représentées sur les peintures ou mentionnées dans les sources écrites de l'époque telles les archives des Médicis, amateurs réputés de ces objets. À partir du milieu du XVe siècle, les importations de Bleu et blanc et de céladons connaissent un accroissement continu en Italie. Possession des élites, ces objets de luxe évoluent au sein de collections ou en tant que services de table, au point de pénétrer l'inspiration des peintres de la Renaissance (Bellini, Mantegna, Lotto) qui les associent aux scènes profanes et mêmes religieuses de leurs tableaux. D'après l'auteur, ces objets d'importation ont favorisé l'essor de la céramique locale comme la Majolique, la porcelaine Médicis ou les blancs de Faenza, et ont supplanté, à terme, à la table des élites, les métaux précieux.

À l'aide de deux vecteurs principaux, la céramique à glaçure blanche opaque, celle à glaçure bleue alcaline (ou sassanido-islamique) pour les IXe-Xe siècles et les sgraffiato persans pour les XIe-XIIe siècles dont elle a découvert plus de deux mille fragments sur son site de Sharma, au Yémen, Axelle Rougeulle retrace « Les routes de la céramique aux Xe-XIIe siècles dans le golfe Persique et la mer Rouge ». Il s'agit, pour les IXe-Xe siècles, de la circulation des types de céramiques originaires de Basra en Irak mais présents dans les emporia de Siraf, en Iran et Sohar, en Oman, sur la rive arabe du golfe, enfin, sur les deux rives de la mer Rouge jusqu'au golfe d'Aqaba. Pour les XIe-XIIe siècles, l'auteur retient la production céramique d'Iran incisée sous glaçure, les sgraffiato, tantôt à décor floral, épigraphique ou pseudo-épigraphique sur fond hachuré, tantôt à décor champlevé. C'est ce type de céramique qui succède aux pièces du début de la période abbasside. Ses itinéraires commerciaux ignorent quasiment le golfe Persique et gagnent les côtes du Dhofar et du Hadramaout et, en Afrique orientale, celles du Kenya et de la Tanzanie jusqu'à Madagascar.

Rudolph Schnyder, dans sa contribution intitulée « Céramiques à décor incisé sgraffiato et champlevé, entre Chine et Méditerranée », propose une approche d'historien de l'art sur une production évoquée, ici, par plusieurs autres auteurs en tant que découvertes archéologiques récentes et, comme par hasard, relevant d'autres catégories (J. Guy, p. 14-15 ; A. Rougeulle, p. 44 à 48 ; J. Carswell, p. 67 ; Cl. Hardy-Guilbert, p. 122 ; M.-F. Dupoizat, p. 134-135).

Loin de considérer, avec raison, ce type de céramique comme « common pottery », l'auteur en sélectionne quelques exemples pertinents dans le monde islamique et dans le monde chinois. Il réhabilite le génie des potiers islamiques face aux innovations de leurs équivalents chinois, aux XIe-XIIe siècles, dans les officines de la dynastie Song. Les exemples pris en Iran oriental (Nishapur, Xe siècle, Rey, XIe-XIIe siècles), en Azerbaïdjan (fouilles de Takht-i-Suleiman, XIIe siècle) et en Transoxiane (Samarkand, VIIIe-XIIIe siècles) démontrent que les potiers islamiques ont peut-être mis au point la technique du champlevé au Xe siècle, avant leurs homologues chinois, et qu'ils parvinrent à une maîtrise du décor où la calligraphie prit une place remarquable. Cette technique s'étendit à l'ouest comme à l'est jusqu'en Corée, comme le prouve l'exemple du vase Punch'ong daté du XVe siècle. D'après l'auteur, les premiers essais, en Iran central, d'imitation de porcelaines chinoises par une pâte siliceuse et blanche datent de la seconde moitié du XIe siècle, sous les Seldjoukides, une vogue qui persistera jusqu'au XIVe siècle chez les Mamelouks d'Égypte. En revanche, l'auteur rappelle qu'« après la conquête de l'Iran par les Mongols "le bleu persan" fera son chemin en Chine où il remplacera le vert des produits du type "Tz'u-chou/ Mei-p'ing" ». Le décor à sgraffiato connaîtra une bonne fortune à l'époque de la Renaissance en Italie du nord et, par la suite, dans toute l'Europe.

« The Mongols go West from Sri Lanka to Syria, and Byzantium into Europe » est le titre de l'article de John Carswell dans lequel, sous couvert d'une vaste fresque dont il a le secret, une somme de données nouvelles sont rassemblées. Les routes des Bleu et blanc Yuan et des céladons chinois et les étapes qu'ils ont franchies, par terre comme par mer, étant maintenant bien connues, l'auteur s'interroge sur les extrémités de ces routes à l'ouest.

Du côté de Byzance, il établit une indiscutable filiation entre la forme de coupes à pied en porcelaine Bleu et blanc chinoise du XIVe siècle et celle en céramique glaçurée byzantine.

L'existence d'une coupe de forme similaire en céladon Yuan avec monture en argent est signalée au monastère du mont Athos, où elle fut transformée en calice.

En Syrie, les fouilles de la citadelle d'Alep dont l'auteur a étudié le matériel chinois, ont révélé que céladons et Bleu et blanc de haute qualité furent acquis dans la ville durant la période mongole et éclairent le même fait à Damas.

En Macédoine, la cuisine d'une mosquée de Skopje contenait des pièces Bleu et blanc et trois bols en céladon et des plats du XIVe siècle. Ces trouvailles attestent l'extrémité de la route atteinte par

BCAI 23 (2007) Cerasi Maurice: China-Mediterranen Sea, Routes and Exchange of Ceramics prior to 16th century., recensé par Rédaction du BCAI
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les premières pièces Yuan en Europe, comme le vase Fonthilll maintenant à Dublin, ou la verseuse qingbai d'époque Song trouvée en Hongrie.

Par ses recherches personnelles sur les Îles Maldives et au Sri Lanka, l'auteur a précédemment documenté la question des étapes maritimes franchies par ce matériel. Ici, il s'empresse de compléter cette documentation en rapportant une nouvelle découverte faite au Sri Lanka par le Professeur Karatunga. Un lot de 16 coupes Song (publiées en photographies couleur avec leur dessin) furent enterrées comme offrande votive au pied de la tombe Abhayagiri dagoba à Anradhapura. L'auteur les date du règne de Parakramabahu I (1153-1186).

Dans son article intitulé « Quelques réponses des potiers musulmans aux exportations de porcelaine bleu et blanc chinoises 1350-1450 », Yolande Crowe aborde un thème qui lui est cher : la part d'influence technologique et stylistique du monde chinois sur le monde musulman. À partir de comparaisons soigneusement choisies, comme le plat dit de Hama, fabriqué en Syrie avant 1400, ou celui de Transoxiane datant du xve siècle, ou les carreaux ottomans d'Edirne, et des pièces d'exportation de style équivalent, elle démontre que le potier musulman n'a jamais fidèlement copié les formes et les motifs des objets Bleu et blanc chinois qui revêtent un nouveau style vers 1351. Au contraire, il opère une sélection d'éléments qu'il voulait retenir dans le répertoire chinois mis à sa disposition par le truchement des échanges commerciaux et les a adaptés au goût local.

La circulation de la céramique d'Extrême-Orient est documentée par les découvertes faites dans la capitale égyptienne étudiées par Tanadori Yuba, « Chinese Ceramics found in al-Fustat, Cairo 9th to 16th century », et, plus récemment, dans les sites portuaires de al-Tur, sur la péninsule du Sinaï, présentées par Gakuji Hasebe, « Potsherds excavated from the al-Tur Site on Sinai Peninsula », et de Qal'at al-Baḥrayn, dans le golfe Persique, traitées par Zhao Bing et Pierre Lombard, « La céramique chinoise importée avant 1500 à Qal'at al-Bahreïn : fouilles françaises 1989-2002 ».

Ces trois corpus livrent des pièces chinoises datées du ixe au xviie siècle de haute qualité.

Tanadori Yuba présente, ici, un historique des trouvailles d'origine chinoise, mêlées à plusieurs centaines de milliers de tessons dans les fouilles de Fostat, depuis le début du xxe siècle. La datation de ces pièces chinoises s'échelonne du xe siècle au xvie-xviie siècle, c'est-à-dire de la période Tang à la période Qing. Des Changsha yao du ixe siècle, des céladons Yue et porcelaines blanches X-ien yao des ixe-xe siècles et des porcelaines Bleu et blanc du Jingdezhen des xvie-xviie siècles.

Gakuji Hasebe rappelle que le rôle portuaire d'al-Tur se développe surtout après 1378 sous l'administration mamelouke et ce, jusqu'au milieu du xvie siècle, période à laquelle il fut supplanté par Suez. La grande quantité de céramiques de Chine et du sud-est asiatique retrouvée en est la preuve. Les Yuan de la deuxième moitié du xiiie et du début du xive siècle sont les plus anciens tessons appartenant au corpus, mais les porcelaines Bleu et blanc du xive en sont absentes jusqu'au milieu du xve siècle. Après et au début xvie siècle, en dehors des très nombreux Bleu et blanc de Jingdezhen, des pièces du Vietnam, du Champa, de Thaïlande et de Birmanie parviennent alors à Tur. Des céramiques de la dynastie Ming, avec les marques « *Da Ming Jiajing Nienzhi* », « *Da Ming Nienzao* » ou encore « *Changming Fugui* », sont présentes, mais aucun « Karaak ware » n'a été enregistré. L'auteur signale aussi l'importante quantité de « tasses à café » en porcelaine produite dans la seconde moitié du xviie siècle, correspondant aux débuts de la dynastie Qing.

Zhao Bing et Pierre Lombard analysent la céramique chinoise trouvée dans les niveaux supérieurs du secteur central du site de Qal'at al-Baḥrayn : une unité domestique et un petit souk. Les grès à couverte verte provenant des fours de Longquan dans le Zhejiang constituent, qualitativement et quantitativement, les productions les plus remarquables de ce corpus de céramiques extrême-orientales, puisqu'elles sont comparables à certaines pièces de la collection du palais de Topkapi. Ce corpus vient compléter celui des fouilles islamiques menées par M. Kervran sur le même site (1977-1989), dans la forteresse sassanide réoccupée au xiiie siècle.

Claire Hardy-Guilbert fait le point sur « La "mustard ware" yéménite, un marqueur chronologique du xive siècle » dont elle rassemble ici les centres de diffusion. Ce sont les observations menées à partir de deux sites portuaires qu'elle a fouillés, Julfar dans la péninsule d'Oman et al-Shihr au Yémen, qui lui ont suggéré cette recherche. Cette céramique à glaçure jaune et peinte au noir de manganèse, originaire de la région d'Aden, a connu pendant un siècle, sous la puissante dynastie rasoulide, un certain engouement. Elle a été exportée à l'ouest jusqu'à Alexandrie, au nord dans le golfe Persique, sur la rive iranienne du détroit d'Ormuz et au sud, dans l'océan Indien jusqu'à Kilwa, comptoir d'Afrique orientale. Si les textes n'en mentionnent pas la circulation, l'archéologie montre cependant qu'elle a emprunté les mêmes voies que les productions extrême-orientales de l'époque, en particulier les céladons de Longquan et les grès porcelaineux de Dehua.

L'inventaire de la cargaison de l'épave de la jonque de Brunei (11 800 pièces de céramiques dont 38 % de porcelaines) fouillée par l'équipe de

BCAI 23 (2007) Cerasi Maurice: China-Mediterranen Sea, Routes and Exchange of Ceramics prior to 16th century., recensé par Rédaction du BCAI
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

M. L'Hour, de la DRASSM, permet à Hélène Chollet de montrer les spécimens de productions chinoises du milieu du XVe au début du XVIe siècle, destinés aux sultanats d'Asie du sud-est : « Quelques réflexions sur les bleu-et-blanc retrouvés dans la cargaison de l'épave de Brunei (vers 1500) ». Trois plats et deux jarres à décor peint en bleu sur fond blanc, figurant en couleur dans cet article, deviennent des référents pour les archéologues et historiens de l'art dans la mesure où leur provenance et leur datation sont extrêmement précises et qu'ils font partie du même ensemble.

« La céramique glaçurée du Proche-Orient dans le monde Malais entre le IXe et le XIVe siècle » est traitée par Marie-France Dupoizat, essentiellement à partir de pièces exhumées sur le site de Lobu Tua à Barus, un des comptoirs de Sumatra connu pour son commerce du camphre, du benjoin et de l'or et fouillé sous la direction de C. Guillot (1998-2003). Sur ce site, la présence de monochromes opacifiés à l'étain, de glaçure bleues sassanido-islamiques du IXe siècle et de sgraffiato polychromes (surtout à fond hachuré) du XIe siècle, toutes productions originaires du golfe Persique (Irak ou Iran), ne témoigne pas d'un négoce organisé mais plutôt de l'établissement provisoire de commerçants arabo-persans. Cette preuve archéologique de la pénétration de musulmans en Asie du sud-est, dès la période abbasside, est cependant très importante pour la compréhension des relations commerciales maritimes dans l'océan Indien.

« Les potiers d'al-Andalus ont-ils eu connaissance des grès chinois dès l'époque médiévale ? » est la question que se pose Jeannette Rose-Albrecht. Les céramiques à glaçure mouchetée, provenant des fouilles du castillo d'Alberuela de Tubo (Huesca) menées par Ph. Sénac et C. Esco en 1987, ont attiré l'attention de l'auteur pour leur similitude avec les grés chinois. Les descriptions précises de plusieurs échantillons de ces céramiques à glaçure couleur miel à marron foncé et mouchetée n'étant pas confrontées à celles d'exemplaires de grès chinois, la réponse est loin d'être satisfaisante. L'auteur, par ailleurs, n'ayant aucune idée des relais possibles de cette hypothétique influence (au Moyen-Orient), l'enquête reste inachevée.

Un exemple de l'apport des "sciences dures" dans la connaissance de la céramique et des matières premières qui la composent est donné par Philippe Colomban dans son article « Routes du lapis lazuli, lâjvardina et échanges entre arts du verre, de la céramique et du livre ». L'auteur a utilisé le micro-spectromètre Raman pour analyser des échantillons de céramique à glaçure bleue d'une verseuse iranienne datée du XIIIe-XIVe siècle. À l'encontre des thèses encore en cours depuis l'Antiquité, qui prônent l'obtention de la couleur bleue uniquement à partir du cobalt ou du verre coloré, l'auteur a décelé l'incorporation de lapis lazuli comme pigment de l'émail de cette céramique. Cette découverte suscite une enquête sur l'utilisation prouvée du lapis lazuli élargie à tous les objets d'art. Une carte des « principaux itinéraires d'échanges, sites d'extraction et lieux où le lapis lazuli a été utilisé comme gemme (bijoux, sculptures) ou pigment de céramique/verre, de fresques et d'enluminures » solde cette brillante étude. Cette carte renseigne également sur l'emplacement des mines d'étain, de cobalt et de jade.

Dans sa « Note on a Chinese book cited in M. Medley's book, *The Chinese Potter* », Kazuo Yamasaki souhaite rétablir la version conforme à l'original du passage traduit par Medley où il a décelé des erreurs.

L'explication romancée du manuel chinois dont le titre correct est *Shui-pu pei-kao* et non *Shui-pu fu-kao*, et mentionnant que *hui-ch'ing* (le bleu mahométan) est un autre nom donné pour *su-ma-ni ch'ing* qui vient de Java et d'autres lieux, n'est pas exacte.

Ce livre fut effectivement publié en 1587 et écrit par Chou Meng-yang de la dynastie Ming. Son titre signifie « Remarques sur les divisions concernant l'eau ». K. Yamasaki a retrouvé l'original aux Archives nationales du Japon, à Tokyo. Ce livre comprend 10 volumes imprimé en 4 parties distinctes et contient environ 30 chapitres abordant des thèmes sur l'eau au sens large. Deux d'entre eux traitent de céramiques « Incomings and outgoings of hui-ch'ing » et « Firing of porcelain ». Dans l'introduction, on trouve l'explication de l'insertion du principal chapitre : parce que le *hui-ch'ing* est utilisé pour fabriquer la porcelaine Bleu et blanc à la cour impériale. K. Yamasaki en donne ici la traduction intégrale et met l'accent sur deux erreurs : dans le passage cité par Medley, l'autre version du nom hui-ch'ing citée (*su-ma-ni ch'ing*) est fausse et doit être remplacée par *sumani-shi-ch'ing* ; les noms des lieux produisant le *hui-ch'ing* sont correctes, mais n'ont pas tous été traduits.

Rédaction du BCAI

BCAI 23 (2007) Cerasi Maurice: China-Mediterranen Sea, Routes and Exchange of Ceramics prior to 16th century., recensé par Rédaction du BCAI
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net